

Dans la belle maison des Archaud, Rose-Marie venait de se lever. Elle s'affairait en cuisine. Le café coulait pendant qu'elle débarrassait le dîner de la veille. D'ordinaire, la table était rangée et propre, la vaisselle mise en machine dès la dernière bouchée avalée, mais la veille au soir, Pierre, son mari, l'avait appelée pour la prévenir qu'il prévoyait de rentrer tard dans la nuit. Rose-Marie, habituée à ce genre de contretemps, lui avait quand même préparé son repas. L'assiette et le verre de vin avaient été vidés de leur contenu et avaient été laissés au milieu de la table parsemée de miettes de pain et de quelques taches de sauce séchée. Pierre n'était pas du genre à s'embarrasser de ces petits détails. Il avait bien assez à faire au travail. Rose-Marie s'en chargerait. C'est effectivement ce qu'elle faisait en attendant que coule le café. Elle savait qu'elle s'exposerait à des commentaires si son mari était contraint de prendre

son petit déjeuner sur une table sale. Leur vie de couple se résumait ainsi : l'un comme l'autre s'adonnait à des tâches quotidiennes répétitives, sans goût ni saveur, histoire de ne pas entraver la routine et de maintenir un semblant d'équilibre familial standardisé. C'étaient de bonnes personnes, les Archaud : monsieur travaillait dur pour faire vivre sa famille et madame était une parfaite femme au foyer, dévouée corps et âme à son mari et à ses enfants. Une famille idéale, sans histoire, dans une jolie petite banlieue paisible de la région parisienne.

L'image ainsi renvoyée au voisinage leur avait permis d'attirer la sympathie et la bienveillance, de celles que l'on trouve encore parfois dans certains quartiers résidentiels. Les Archaud vivaient ici depuis bientôt vingt-trois ans. Florence, leur fille aînée, avait à peine deux ans quand ils avaient emménagé, et Rose-Marie était enceinte de leur deuxième fille, Manon. C'était la maison parfaite pour ce jeune couple plein d'avenir. Un investissement pour la vie. Un petit quartier pavillonnaire, calme, à quelques stations RER de Paris. Un jardin, certes petit, mais très bien entretenu par la maîtresse des lieux ; quelques rosiers par ici, un beau pied de lilas qui se déversait le long du muret marquant la séparation de la terrasse avec la pelouse, un jasmin embaumant l'air à l'approche

de l'été. Quelques buis et arbustes colorés venaient compléter le tableau. À l'époque, Pierre était encore ingénieur et Rose-Marie avait arrêté ses études après la naissance de Florence. Ils avaient signé pour vingt ans de crédit sans même hésiter et s'étaient promis de sabrer le champagne dès qu'ils seraient arrivés au terme de leurs créances. Bien entendu, vingt ans plus tard, la promesse s'était perdue dans les tracasseries du quotidien. Sans compter que Pierre, devenu entre-temps ingénieur en chef, puis responsable projets, et enfin responsable du bureau d'études et développement de sa boîte, avait dû s'absenter durant plusieurs mois pour une mission en détachement aux États-Unis. Impossible d'emmener sa petite famille : les enfants avaient tous commencé leurs études et leur faire rater huit mois de cours, c'était mettre en péril leur avenir, ce qui était totalement inconcevable pour Rose-Marie comme pour Pierre. Florence venait en effet d'entrer en deuxième année de médecine, après avoir passé le concours de première année à deux reprises, et Manon entamait sa première année aux Beaux-Arts. Quant à Maxime, «le petit génie de la famille», il préparait déjà son bac à seize ans et il avait été accepté en classe prépa. Les parents s'étaient mis d'accord pour que Pierre parte seul durant ces quelques mois. Rose-Marie, elle, restait à la maison

afin de faire ce qu'elle savait faire le mieux – à savoir prendre soin et s'occuper du confort et du bien-être de ses enfants. Pierre avait réussi à négocier deux allers-retours par mois tous frais payés. Mais dans les faits, il n'était rentré que trois fois chez lui au cours de ces huit mois : une première fois à Noël, une deuxième pour les vingt-trois ans de Florence et la dernière pour soutenir son fils lors de ses examens du bac – obtenu d'ailleurs avec la mention « très bien ». Rose-Marie n'avait pas oublié la promesse de fêter la fin de leur crédit, mais c'est seule qu'elle l'avait célébrée, seule avec une bonne bouteille de Chardonnay, devant son film préféré, *Casablanca*, après avoir pris un merveilleux bain parfumé et un petit plateau-repas frugal. C'était trois ans plus tôt. Depuis, Rose-Marie ne se rappelait pas avoir eu de meilleur moment que ce soir-là. Pierre était rentré en août. Il avait emmené toute sa famille en vacances aux Seychelles pendant deux semaines avant de leur annoncer sa nouvelle promotion. Puis il avait repris le chemin du travail de huit heures à vingt heures, parfois vingt-deux heures, laissant sa femme seule à ses occupations, seule avec ses pensées, ses espoirs, ses rêves déçus.

Les filles avaient depuis peu quitté la maison avec l'aide de papa, qui leur avait offert à chacune

un petit studio proche de leurs facs respectives. Il attendait que Maxime ait validé sa première année dans son école d'ingénieur avant de lui faire le même cadeau. Mais Max, à dix-neuf ans, était plus souvent dehors qu'à la maison, il découchait même très régulièrement, laissant le couple de « presque quinquas » seul face à lui-même et à ses soirées vides de conversation.

Il était sept heures dix quand Pierre, les yeux cernés, arriva dans la cuisine. Il s'installa à sa place devant son café encore fumant. Le regard dans le vide, il n'eut pas un mot ni un regard pour sa femme. Il attrapa la télécommande, alluma la belle télé écran plat qui trônait au milieu du salon et zappa sur BFM pour voir les titres. Rose-Marie s'éclipsa vers la salle de bains. En passant devant le miroir, elle s'arrêta un instant afin de vérifier les ravages du temps sur son visage. Vingt ans plus tôt, elle était une belle jeune femme, élancée, au visage doux, toujours souriante. Aujourd'hui, elle avait beaucoup de mal à se reconnaître : ses traits s'étaient endurcis, marqués par de nombreuses ridules, quelques cheveux blancs étaient apparus dans sa jolie chevelure auburn, sa silhouette s'était alourdie après trois accouchements et de nombreuses années de laxisme culinaire. Ses paupières, légèrement affaissées, lui donnaient un

air de chien battu. Plus rien ne lui renvoyait l'image de la femme sûre d'elle et séduisante qu'elle rêvait de devenir un jour, la privant du regard des hommes comme de l'attention de son époux.

Quand elle sortit de la pièce, trente minutes et une douche plus tard, Pierre était déjà parti. Le silence et l'immobilité étaient revenus hanter la petite maison de Bourg-la-Reine. Après une inspiration profonde, Rose-Marie se mit au travail et reprit ses monotones tâches quotidiennes de femme au foyer : lessive, repassage, aspirateur, poussière, balai, chiffons et éponges dansaient dans ses mains comme des petits rats de l'opéra de Paris. Pour rythmer ce ballet, elle mit un fond de musique. Les minutes, les heures passaient, interminables dans cette active solitude. Quand enfin, la ménagère posa son dernier chiffon, elle leva les yeux vers la pendule : onze heures cinq. La journée serait longue, une fois de plus.

*

De bonnes odeurs de cuisine réveillèrent Aziz ce matin-là. Ce midi, devrait-on plutôt dire. Il jeta un œil furtif sur son smartphone dernière génération : midi quarante-deux. Un regard rapide autour de lui le sortit de ses rêves pour un retour sans concession

dans sa misérable existence. Sa chambre, au papier peint jaunissant, déchiré par endroits, dont le sol en vieille moquette râpée était jonché de restes de pizzas, de sachets vides et grasseyés provenant du MacDo du coin, ne devait pas faire plus de neuf mètres carrés. Et dire qu'il y avait encore quelques mois, il devait la partager avec Bilal, son petit frère de treize ans!

Aziz avait toujours vécu dans ce quartier, dans ce HLM, dans ce petit appartement de quatre pièces, au neuvième étage de la tour des Amandiers. Ses grands-parents, des immigrés algériens, étaient venus s'installer en France dans les années cinquante, à l'époque où l'Algérie était encore française et que la métropole avait besoin de main-d'œuvre pour reconstruire le pays après la Seconde Guerre mondiale. Son père, Ali, était né et avait vécu toute sa vie dans la banlieue parisienne; c'est là qu'on lui avait présenté sa future femme, Fatima; elle n'était pas particulièrement belle, mais sa douceur et son courage étaient reconnus de tous. Celle-ci avait rencontré son mari le jour de leurs noces, mais malgré cela, elle était ravie de quitter un pays qui se perdait, tirailé entre la nouvelle autonomie démocratique acquise par le sang et la religion, qui avait trouvé un terrain à conquérir. Ali était travailleur, honnête et

respectueux. Il avait été élevé dans la reconnaissance et le respect de l'État français. Comme son père à l'époque, il était employé sur les chantiers. Par tous les temps, quelles que soient les circonstances, il avait toujours été fidèle au poste, jusqu'à ce que la maladie le rattrape. Ali était parti en trois mois d'un cancer des poumons à l'âge de cinquante et un ans, laissant derrière lui sa femme et cinq enfants. Aziz avait treize ans quand il avait été confronté à cette dure réalité : *aide-toi toi-même car personne ne t'aidera*. C'est à cette époque que son grand frère, Mehdi, chargé soudainement, à dix-sept ans à peine, d'un fardeau trop lourd pour lui, s'était mis à avoir de mauvaises fréquentations et avait commencé à côtoyer les délinquants du quartier. Tremper dans les mauvais coups lui faisait prendre des risques, mais lui permettait aussi de faire vivre sa famille et de la rendre intouchable vis-à-vis des petits caïds du quartier. Cela avait fonctionné ainsi pendant un peu plus de deux ans, mais voilà qu'un jour, un coup mal préparé, des complices pas très malins à la gâchette sensible, et Mehdi s'était retrouvé mis en examen et condamné à douze ans incompressibles. Son refus de balancer ses complices lui avait valu de trinquer pour tout le monde. Ce « sacrifice » avait vite été reconnu dans le quartier et la famille Benzami avait

pu continuer à vivre paisiblement, protégée par une force invisible et le soutien financier des amis épargnés. Ce que Fatima avait toujours pris pour de la générosité provenant de bonnes gens du quartier n'était rien d'autre qu'une dette morale que ceux-ci honoraient. Aziz, lui, du haut de ses vingt-trois ans, n'était pas dupe. D'autant plus qu'il se retrouvait maintenant lui-même responsable de sa famille. Il avait donc suivi, à peu de chose près, le même chemin que son aîné, mais en veillant à prendre une route moins exposée. De petits trafics en cambriolages, recels, transports de marchandises... L'emploi du temps de ce jeune beur issu de la troisième génération était bien chargé et son pécule de banlieusard percevant les minima sociaux plutôt bien garni.

Ses deux sœurs, quant à elles, se débrouillaient tant bien que mal : Yasmina, vingt-cinq ans, s'était mariée très jeune avec le fils d'un des voisins, agent de sécurité à la supérette du coin ; mariage entièrement financé par Mehdi. Depuis lors, elle vivait dans un petit appartement voisin des Amandiers et faisait quelques ménages au black dans les beaux quartiers pour arrondir les fins de mois. Leïla, vingt ans, logeait pendant la semaine dans sa résidence universitaire et ne rentrait chez elle que le week-end. Cela lui permettait d'avoir un peu d'indépendance

et de s'éloigner de ce monde dans lequel elle ne se reconnaissait pas. Elle venait d'entrer en deuxième année de BTS Commerce international. Son rêve : décrocher un poste dans une agence de voyages et en profiter pour partir découvrir le monde.

Enfin, il y avait Bilal, le petit dernier de la famille. À treize ans, il n'avait pas connu son père, disparu alors qu'il venait tout juste de souffler sa troisième bougie. Pour seul souvenir, il avait reçu ce grain de beauté déposé comme par erreur sur sa tempe droite. Une marque indélébile rappelant à Fatima l'image de son mari et que le ciel avait offerte à l'enfant pour qu'il se souvienne d'où il venait. Toujours chouchouté par sa mère et ses grandes sœurs, protégé par ses frères, le gamin, un peu timide, était un collégien brillant promis à un bel avenir. Le regard vif et intelligent, il restait souvent en retrait. Il craignait les regards en coin des autres gosses du quartier, et parfois les remarques de certains professeurs qui avaient connu ses frères ou ses sœurs avant lui. Il ne leur répondait pas et s'abstenait d'en parler à la maison de peur de déclencher la colère d'Aziz ou le chagrin de sa mère. Alors, le soir, il s'enfermait dans la chambre et travaillait ses cours.

Aziz était un jeune homme au physique très contemporain : longiligne, le teint basané et la tête

rasée laissant entrevoir une vieille cicatrice sur le crâne – souvenir d’une chute de vélo à l’âge de sept ans. Il se gardait bien d’en donner l’origine à ses « amis », histoire de laisser planer le doute et de faire travailler leur imagination. Pas d’attache sentimentale, que de brèves aventures toutes issues du milieu de la nuit. Des petites bourgeoises de vingt ans qui venaient régulièrement s’encanailler en se mêlant au petit peuple de banlieue. Chacun y trouvait son compte : Aziz avait régulièrement une partenaire et la demoiselle repartait avec des histoires de voyous à raconter à ses copines. Quoiqu’en ce moment, les conquêtes se fassent plus rares. La faute sûrement des attentats, qui devaient décourager les plus téméraires.

Aziz se leva enfin et se dirigea directement vers la cuisine, où sa mère avait préparé un bon tagine dont le parfum des épices embaumait tout l’appartement et même certainement tout l’étage, songea-t-il en sortant une assiette et des couverts.

— Aziz! Tu peux attendre que ton frère rentre avant de te servir! protesta Fatima en souriant.

— Oui, m’man, je vais juste goûter pour voir s’il ne manque pas quelque chose.

— Tu me prends pour la dernière goutte d’eau ?